

LA PRODUCTION DES OUTILS AGRICOLES EN PAYS BASAR (NORD-TOGO)

Bruno MARTINELLI

*Assistant (ethnologie), U.E.R. de sociologie, ethnologie, Université de Provence (Aix-Marseille 1), Aix-en-Provence
(antérieurement Université du Bénin, Lomé, Togo)*

RÉSUMÉ

Les outillages agricoles constituent un ensemble technique situé à l'une des principales charnières du système de production. Les outils de fabrication spécialisée supposent des sociétés différenciées et des réseaux d'échange au niveau inter-sociétal, ce qui pose le problème des niveaux et des formes de symbiose technique entre métallurgistes et agriculteurs/chasseurs.

Le pays Basar du Nord-Togo a été jusqu'à l'époque coloniale un centre de fabrication et de diffusion d'outils du fait de l'importance de ses gisements ferrifères et du mode de groupement communautaire des ateliers. Dans une région de peuplement composite caractérisé par de complexes flux migratoires, la production métallurgique a été un facteur de constitution de la matrice sociale Basar. Au contact des grandes voies commerciales qui mettent la zone sahélienne en relation avec les régions forestières de la côte de Guinée, la production d'outils aratoires diversifiés et adaptés à des exigences ethniques différenciées a suscité le développement d'une sphère transactionnelle de circulation et de cumulation de valeurs d'échange.

Alors que la fonte du minerai a cessé d'être pratiquée, la diffusion actuelle des outils, répartis selon des indices morphologiques caractéristiques, fixe les traces d'anciens rapports d'échanges au-delà des frontières ethniques; elle permet aussi de déterminer des espaces d'insertion et de coexistence de systèmes techniques à l'échelle de la région. Les aires de répartition d'outils fabriqués en pays Basar fournissent ainsi un témoin objectif de différenciation des pratiques agricoles.

MOTS-CLÉS : Outils agricoles Basar — Métallurgie — Diffusion — Rapports inter-sociétaux — Togo.

ABSTRACT

MANUFACTURING THE AGRICULTURAL IMPLEMENTS IN THE BASAR ZONE (NORTHERN TOGO)

The agricultural implements represent one of the main technical pillars of the production system. Specialized implements suggest that there are different societies and networks of inter-societal exchange, which raises the question of the patterns of technical symbiosis between metal-workers and farmers/hunters.

In northern Togo, The Basar zone was the centre for the manufacture and the distribution of implements up to the colonial period due to the extent of its iron-bearing deposits and to the communal classification of the shops. In an heterogeneously populated zone characterized by complex migration flows, the metallurgical production was instrumental to the formation of the Basar social structure. Due to the proximity of the great trading channels which link the Sahelian zone with the forest zones of the Guinean coast, the manufacture of diversified agricultural implements adapted to the different ethnic requirements led to the development of a transactional sphere of circulation and accumulation of exchange values.

While the ore is no longer smelted, the current distribution of the implements according to some characteristic morphological features gives evidence of former relations of exchange independent of the ethnic group. It also allows to determine some areas where the technical systems are integrated and coexist. The zones where the implements manufactured in the Basar zones are distributed give objective evidence of the differentiation in the agricultural practices.

KEY WORDS : Agricultural implements — Basar — Metallurgy — Distribution — Inter-societal relations — Togo.

La métallurgie est un fait cristallisateur de tendances dynamiques dès le stade de l'agriculture de plantage-bouturage. Il est aujourd'hui admis de distinguer les types d'agricultures africaines sous l'angle du mode de gestion des stocks et de la reproduction de la société. Une problématique transversale mériterait d'être élaborée, qui prendrait en considération l'incidence des modes de fabrication, d'acquisition et d'utilisation des outils aratoires sur les choix de production et les rapports inter-sociétaux qu'ils engendrent. Phénomène mal connu car bloqué par de fausses évidences. Le rôle assuré par les facteurs techniques dans le développement de la société agricole alerte l'ethnologue aussi bien pour l'interprétation des *contraintes* qu'induisent les moyens élémentaires d'action sur la matière et d'intervention sur l'environnement que pour l'analyse *en situation* des processus de substitution d'outillages et de cultures, tels qu'on les voit s'opérer actuellement. En outre, des améliorations et des aménagements ont pu progressivement s'ajuster à la demande des usagers et aboutir à des modifications de formes et de fonctions, à une diversification des produits pour répondre aux incitations qu'engendrent leur livraison sur le marché et leur insertion dans des réseaux de transaction hors des frontières de la société [1].

Le phénomène de symbiose

La fabrication des instruments aratoires par des artisans spécialisés et groupés témoigne d'un *souci d'ouverture* [2] par l'entretien de relations suivies avec les groupes d'utilisateurs, parfois éloignés, directement ou par l'intermédiaire de mandataires pour le transfert des marchandises à moyenne et longue distance. Le pouvoir de l'artisan, en particulier du métallurgiste, se fonde sur la connaissance du système de valeurs techniques des usagers, chaque méthode de culture requérant un outillage adéquat par ses propriétés mécaniques de percussion ainsi que par les attitudes corporelles auxquelles il est étroitement associé [3]. Les outils de fabrication spécialisée supposent donc une société différenciée et des formes d'échanges institués entre communautés, régions et ethnies, ce qui pose non seulement le problème des *niveaux techniques* propres aux groupes vivant en situation de voisinage, mais aussi celui de la symbiose techno-économique qui conditionne une organisation stratifiée des rapports sociaux et l'éclatement du système de polyvalence technique propre aux groupes primitifs. La disposition de toute la culture matérielle n'est, dès lors, plus indispensable à la survie de la collectivité [4]. En suivant les lignes de partage définies par les instruments aratoires dans le Nord-Togo, il est possible de préciser des espaces d'insertion, à condition de ne

pas les couper de leur contexte culturel et de mettre en ordre les éléments observés et inventoriés pour dégager des types, identifier les points critiques où peuvent intervenir les variantes de fabrication et d'utilisation. Sans aller jusqu'à affirmer « une discontinuité radicale » entre outils de forme voisine [5], il est nécessaire de contrôler les limites de l'interprétation comparative en technologie. Si l'on choisit le cas des houes, outil fondamental dans les différentes opérations du cycle culturel, du défrichement à la récolte, leur répartition géographique ne suffit pas pour caractériser des types d'agriculture. Les phénomènes de coexistence d'outils de morphologies différentes (houe Basar et Kabyè dans notre étude), mais de fonctions similaires (au moins partiellement) révèlent qu'au-delà de la prégnance des modèles et des facteurs culturels d'autorestriction face au changement et à la substitution, chaque outil est une solution technique complexe par assimilation et spécialisation. La diversification des formes est le résultat d'adaptations fonctionnelles, souvent minimes, soit par allègement, soit par aménagement des propriétés de percussion et d'attaque du sol, soit par modification de structure en fonction des postures de travail.

La symbiose interethnique est autant la traduction d'oppositions que de complémentarités techniques, puisque jusqu'en 1950, les forgerons Kabyè venaient régulièrement s'approvisionner en loupes de fer non affiné chez les producteurs Basar. Les cartes actuelles de distributions des instruments aratoires donneraient une image statique du passé si l'on ne prenait en compte les échanges suscités par la circulation du fer, à l'état de matière première transformée (loupes) ou de produits finis (lames de houes).

Le discours des utilisateurs sur leurs instruments de travail témoigne d'une recherche d'optimalité selon les normes en vigueur pour chaque catégorie d'opération (rapidité d'exécution, effet mécanique escompté, diversité pédologique des terroirs cultivés). De légères améliorations de la productivité de l'outil présentent ainsi une réelle importance économique en raison du nombre considérable de houes qui témoignent de variations apparemment secondaires, mais intentionnelles, de leurs indices caractéristiques (longueur et épaisseur de la lame, emmanchement, longueur du manche, indice de poids de la tête, aménagement de l'ergot, indice de point d'équilibre, etc.). Les orientations méthodologiques définies par Ch. PARAIN pour une ethnographie de la houe européenne sont ainsi extensibles aux aires africaines. « Leur diversité significative » [6] ne résulte pas seulement de quelque obscur processus de différenciation par évolutions séparées, tempéré de contacts occasionnels, mais d'une complexification technologique dont il est nécessaire d'embrasser l'extension et les limites.

Les types d'outils inventoriés posent des problèmes

de forme, de fonction, de filiation, d'adaptation aux contraintes du milieu et aux choix de production. La technologie comparée, seule, peut venir au secours des hypothèses chaque fois que l'on dispose de données fiables. La carte des types de houes permet de signaler les problèmes que pose la reconstitution des processus historiques. Ainsi, la forme Basar (outil utilisé dans divers procès de travail : déblaiement, sarclage, buttage) apparaît-elle comme un relais entre les types d'outils utilisés dans le *middle belt* ghanéen (Dagomba, Kratchi, Nord-Achanti) et les types nord-togolais à lame discoïde.

L'innovation au niveau des instruments aratoires manuels s'appuie sur un dialogue technique constant mais diffus entre l'agriculteur et l'artisan. Nous n'avons pu saisir le processus de modification récente des outils qu'en pays Basar et pour la période couverte par l'expérience et la mémoire des générations présentes. Même en situation de production de série et de groupement des ateliers, le travail de fabrication est déterminé par les relations personnelles entretenues avec les acquéreurs, en particulier par les rapports institués sur la base de la rétribution en nature (outil contre produit agricole). Si les produits livrés sur le marché et vendus par lots à des intermédiaires, ou (autrefois) exportés par voie caravanière, sont uniformisés en fonction de normes établies (ce qui n'exclut pas le travail à la commande), la production en vue d'une distribution locale ou inter-locale est diversifiée et adaptée à la demande. Le forgeron possède au plus haut degré l'art d'exécuter une pièce au gré d'une clientèle soucieuse d'économie, son travail consiste fréquemment à transformer des outils usés, recharger des lames, reforgé de vieilles houes en couteaux, poinçons, crochets, clous, pointes de flèches, etc.

L'intervention de l'artisan qui possède le monopole de la fabrication des outils est un facteur déterminant de spécialisation et d'évolution de l'outillage agricole quoiqu'il soit difficile de saisir l'innovation par observation, témoignage ou effort de rétrospection sur les outillages aux formes les plus stables. La récupération systématique du vieux fer (que les forgeages successifs rendent plus malléable et plus pur pour la production d'objets de petite dimension) ne permet pas de pratiquer l'analyse comparée de l'évolution des outils. Par contre, la mémoire orale met en parallèle la fabrication d'instruments fonctionnels avec le développement de l'agriculture [7], ordonnant distinctement plusieurs types de données pour expliciter le passé :

- (1) l'invention des outils à lame de fer et la découverte de la technique du buttage des ignames,
- (2) l'installation successive des clans et la diversification des cultures avec leurs techniques particu-

lières (sorgho, petit mil, haricots, patate douce, taro, voandzou, arachide, tabac...),

- (3) la fabrication de houes de types spéciaux pour vente à des groupes ethniques différents,
- (4) les transformations culturelles introduites ou provoquées par la tutelle coloniale.

La métallurgie est un élément préférentiel de saisie de la durée, en insistant sur les changements intervenus depuis le temps des ancêtres, elle permet un discours, sinon sur l'histoire des techniques, du moins sur l'évolution des conditions de vie et la formation progressive du « pays ». Le savoir historique des paysans Basar, étroitement lié à la ritualisation des travaux agricoles, s'appuie ainsi sur la coexistence de plusieurs traditions techniques dont la conjonction s'est opérée selon un ordre de succession déterminé. Comme dans d'autres cas régionaux [8], les choix techniques sont perçus comme stratifiés et hiérarchisés. Ainsi l'attachement à des outillages moins efficaces [9] et à des pratiques culturelles *traditionnelles* peut s'expliquer par des conditions techniques et culturelles qui nous échappent tant qu'on ne les situe pas dans l'économie d'ensemble du système de production.

L'extension de la culture à la houe en pays Basar correspond à la formation de communautés spécialisées dans la fonte du minerai de fer (Bandjeli, Bassar, Nangbani, Kabou, Sara), le forgeage des outils et des armes (Bidjabe, Binaparba), et à une expansion démographique essentiellement provoquée par l'immigration et l'établissement de groupes d'agriculteurs/chasseurs au contact des métallurgistes. Cette symbiose techno-économique a entraîné la formation d'une matrice sociale d'échanges communautaires fondés sur la division de la production et des activités, les liens de clientèle, les mariages et sur des alternatives d'alliance et de dépendance qui constituent la trame de l'histoire Basar.

Le fer du pays Basar

Les peuples sédentaires chasseurs-guerriers et agriculteurs du vieux stock dit « paléonégritique » d'Afrique de l'Ouest ont invariablement considéré leurs métallurgistes (fondeurs et forgerons) comme une catégorie sociale honorée, égale en droits aux autres groupes constitutifs de la société. Le métallurgiste Basar est un homme libre, il ne peut être réduit en esclavage et aucun esclave ne peut travailler le fer. C'est surtout à sa manière d'être et de se distinguer des autres qu'il doit la plus grande part de sa réputation et de sa position sociale. De fait, le métier de travailleur du fer n'est pas comme les autres. Les techniques qu'il utilise sont marquées d'un certain ésotérisme consacré par le mystérieux pouvoir de transformer des blocs de roche en fer.

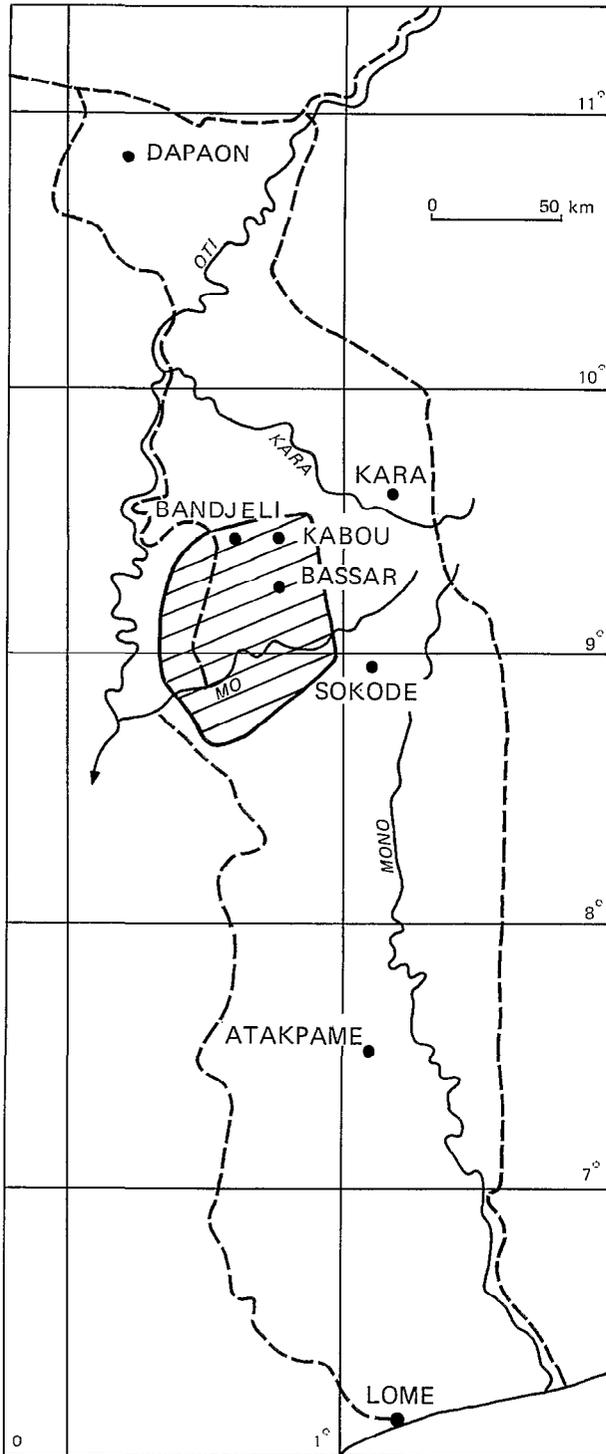


FIG. 1. — Carte de localisation du pays Basar

puis en instruments permettant aussi bien de tuer que de travailler la terre. Les secrets professionnels sont jalousement gardés au sein des lignages spécialisés,

ils se transmettent de père en fils selon des procédures codifiées de type initiatique.

Les *Bisib* (d'origine Lamba) pratiquent l'extraction d'hématites de haute teneur (60 % de Fe_2O_3 à Bandjeli) par puits tronconiques verticaux et inclinés. Le minerai est ensuite concassé et réduit directement dans des fours sans soufflerie par des équipes spécialisées de 3 hommes. Les loupes sont vendues sur des marchés à rayon d'action régional aux forgerons du pays Basar ou directement sur les lieux de fonte aux forgerons Kabyè. Les *Bitchab* (d'origine Dagomba) effectuent le travail de la forge en communautés artisanales. Leurs villages sont implantés sur les sites d'extraction des grès utilisés pour la fabrication de leurs outils de percussion (la circulation de ces outils de pierre était contrôlée et son exportation interdite jusqu'en 1930). Les seuls éléments métalliques de leur outillage sont les pinces et un marteau non emmanché pour la finition de l'ouvrage en percussion longitudinale et latérale. Leurs soufflets à pots de bois sont d'un type apparenté à ceux du Centre-Ghana. La chaîne opératoire est ainsi divisée entre deux groupes techniques, ethniquement différenciés, mais intégrés dans les rapports d'échange et d'alliance inter-communautaires qui constituent l'organisation sociale Basar.

L'absence de sentiments appréhensifs se manifeste aussi au niveau de la division du travail. Le forgeron a l'exclusivité absolue des procédés de transformation du fer ; s'il ne participait pas directement aux activités agricoles (celles-ci étant effectuées à l'époque pré-coloniale, par des cadets, des dépendants et surtout des esclaves sur les terres du lignage), rien ne l'empêchait d'abandonner son artisanat pour se convertir totalement au travail de la terre. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit avec le déclin accéléré de la production métallurgique depuis le début de la période coloniale, depuis que les échanges commerciaux ont substitué à la production locale un fer de meilleure qualité à bas prix. L'organisation du pays Basar en terroirs de clan et en communautés *Keteng* spatialement et socialement distinctes les unes des autres a favorisé cette transition.

Le pays Basar est situé au nord-ouest du Togo et s'appuie sur un quadrilatère de localités et de voies de circulation avec Bassar (chef-lieu de préfecture), Kabou, Bandjeli, Biakpabe, Natchamba et Bidjabe. Toutes ces agglomérations sont adossées à un ensemble complexe de collines qui limitent l'interfluve de l'Oti. Au centre de la partie togolaise du pays Basar s'étend une vaste dépression de forme ellipsoïdale, à faible densité d'occupation humaine. C'est dans cet ensemble de collines, partie de l'unité structurale du Buem, que se situent les gisements de fer. Implantation de communautés de métallurgistes, mise en valeur de terres agricoles de piémont et appui à des montagnes-refuges en cas de guerre ou de razzia sont les principaux facteurs de



PHOTO 1. — Le chargement du haut fourneau à Bandjeli (cliché : C. LEBON)



PHOTO 2. — Un maître forgeron et ses outils (soufflet monoxyle et marteaux de pierre) (cliché : B. M.)

groupement et d'attraction qui ont progressivement constitué l'entité Basar.

Les Basar [10] de l'Ouest (Bandjeli, Bidjabe, Natchamba) sont désignés par l'ethnonyme *Bi Taapu(mbi)*, mais se distinguent eux-mêmes selon leur clan, leur origine et leurs devises, comme *Bisib*, *Bitchab*, *Bi Metzayub*, *Biyaakpab...*; les Basar de l'Est sont désignés comme *Biuyipu* (en particulier les gens de Bassar-ville — *Basar yeb*). L'opposition en *Yilpu* et *Taapu* signifie au premier degré la distinction entre Basar d'en haut et Basar d'en bas correspondant à une division historique du « pays » (*ntemo*) en deux moitiés (*akati*). En fait, les référents de la notion *Taapu* conduisent à une partition plus complexe des groupes et de l'espace. Est *Taapu* ce qui se rapporte à la terre comme lieu des morts et des ancêtres, ce qui est *en bas* dans la terre patrimoniale (*bin bi keleng*). Pour simplifier, les *Bi Taapu(mbi)*, dont le noyau est constitué par les communautés de métallurgistes du massif du Djohoulnal autour de Bandjeli sont détenteurs des droits rituels

sur le sous-sol et par conséquent sur l'activité technique d'extraction du minerai. Les autres sont des hommes de la houe (*dekoool onile*) qui exploitent les ressources mises par Dieu (*Unimbote*) à la surface du sol. Les Basar partagent une langue commune mais à variantes dialectales : le *N'tcham* (ou *Tobote*) [11], langue de souche Gurma apparentée au Konkomba, au Tchamba, au Moba et au Berba.

Le pays Basar fait partie d'un ensemble de régions ouest-africaines où la métallurgie s'est développée plusieurs siècles avant la période coloniale. A une époque où cette « industrie » connaissait encore sa pleine activité (fin du XIX^e siècle), on a dénombré environ 700 hauts fourneaux sur les différents sites d'extraction du fer. Ceci permet de classer cette région parmi les centres de première importance, à l'instar de ceux du pays Mossi (Ouagadougou, Dedougou, Yatenga) ou du pays Senoufo (Lobi, Dagari) [12]. Bien que l'absence de recherche archéologique ne permette pas de déterminer avec précision l'ancienneté de l'exploitation, il est possible

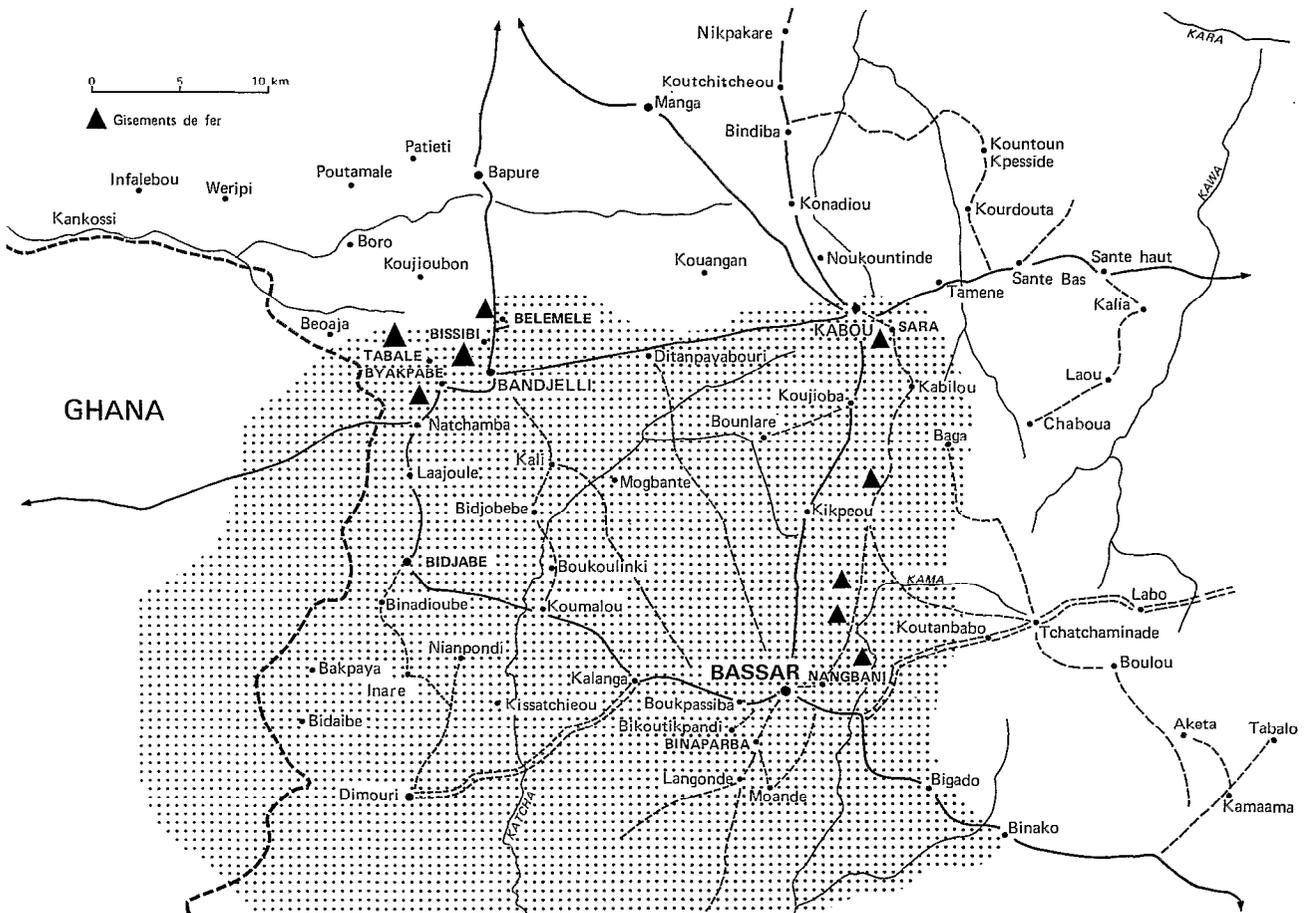


FIG. 2. — Pays Basar

d'affirmer en s'appuyant sur les traditions orales que les sites les plus importants (Djohounal) ont fait l'objet d'une occupation antérieure à la venue des groupes de migrants du Nord et de l'Ouest qui ont peuplé cette contrée aux XVII^e et XVIII^e siècles. Il a pu s'y développer autour de sites ferrifères très riches une proto-industrie qui a progressivement constitué un pôle d'attraction pour les populations environnantes.

Le développement de la métallurgie s'est effectué par la prospection et la mise en exploitation de tous les sites de la région, il a entraîné l'intensification du trafic commercial ainsi que la mise en place d'une structure politique à tendance hégémoniste. Un tel processus n'a connu sa pleine dynamique que grâce à la constitution de communautés d'artisans et aux rapports qu'elles entretenaient avec les autres catégories de la population. Le passage au stade « artisanal groupé » [13], dans un cadre qui reste cependant rural, a permis d'atteindre de hauts degrés de spécialisation technique. En pays Basar, les

forgerons ne sont pas fondeurs et réciproquement ils vivent au sein de villages et de communautés distinctes, relativement éloignés dans l'espace et appartiennent à des clans d'origines différentes. Les fondeurs sont des Bisib apparentés aux Lamba ; à partir d'une migration initiale en provenance de Noukountinde (nord-est de Bassar), ils ont successivement occupé et exploité les « montagnes de fer » (*Depelandjiur*) de Bandjeli, Bassar et Kabou-Sara. Les forgerons appartiennent au clan Bitchab originaire de l'Ouest, de Meon et de Minwu en pays Dagomba (Ghana), et ont formé les deux villages apparentés matrimonialement de Bidjabe et Binaparba. Les fondeurs se sont arrêtés sur les sites de minerai et les forgerons sur les sites de pierre à marteau et à enclume [14]. Ne formant pas de caste, ne faisant pas l'objet d'attitudes contemptrices et d'interdits matrimoniaux, n'assumant pas de fonctions médiatrices et rituelles au profit des autres groupes (féticheur, fossoyeur, chirurgien, devin, guérisseur...), ils ont attiré à leur contact des grou-

pements d'origines diverses, soit migrants à la recherche de terres neuves, soit réfugiés, dont ils sont devenus les pourvoyeurs d'instruments aratoires et d'armes. L'enquête directe a permis de déterminer les données initiales du peuplement, les principaux courants de prise de possession du territoire dans un environnement affecté par le surpeuplement des zones refuges anciennes du massif de l'Atakora (Kabyè, Losso) et l'expansion de formation étatique (Dagomba, Gondja, Anufo-Tyokossi, Kotokoli, Mossi, Bariba). Comme l'a noté P. MERCIER, il est permis d'affirmer l'existence de foyers de diffusion de population dans « une zone couvrant, au-delà de la vallée de l'Oti, la partie septentrionale du Togo et le Gurma qui le prolonge. Il semble bien qu'ait afflué de cette région, longeant l'Oti vers l'aval, ou le traversant, toute une série de groupements plus ou moins fragmentés, la plupart fuyards, quelques-uns aventureux (...) qui ont formé l'une des composantes essentielles de plusieurs populations actuelles » [15]. Le fer et les terres agricoles vacantes du pays Basar ont constitué l'une d'entre elles.

Certes, le pays Basar est riche en minerai, mais la conjonction d'éléments culturels, sociaux, techniques et géographiques a été nécessaire. L'apparition et le développement de la métallurgie posent les mêmes problèmes d'environnement que l'agriculture et l'élevage. L'exploitation des gisements est indissociable d'un niveau techno-économique et de formes de différenciation sociale. En effet, le travail du fer requiert des spécialistes produisant pour un marché ouvert à des clientèles diversifiées ; il entraîne, dès qu'il prend une certaine envergure, l'organisation de réseaux de distribution. L'usage du haut fourneau et de la forge ne dépendant pas seulement de connaissances techniques. Une production massive ne mérite d'être entreprise que lorsque, parallèlement et pour ainsi dire synchroniquement, se développe, par différenciation interne ou par apports extérieurs, toute la structure de la société. « Une communauté ne peut employer d'outils de métal que lorsqu'elle produit un surplus social effectif » affirme G. CHILDE [16].

La spécialisation technique entraîne, par réaction en chaîne, le franchissement de seuils d'efficience dans la production agricole, l'extension des échanges inter-locaux et inter-sociétaux, ainsi que le développement de tendances au contrôle et à la concentration des surplus et des richesses [17]. Bénéficiant d'une position stratégique avec l'un des principaux marchés de la région, le clan Nataka de Bassar tenta d'instaurer des structures hégémoniques auxquelles s'opposèrent les intérêts respectifs des communautés jusque-là autonomes (en particulier les métallurgistes de l'Ouest) et les états voisins (Dagomba et Kotokoli). Tout en ayant maintenu ses réseaux de vente de fonte brute, d'instruments aratoires et d'armes, le pays Basar se trouvait ainsi, à la veille de la coloni-

sation (1894), dans un état de division interne et de tensions entre les principaux groupements communautaires. Constituant des *zones franches* autour des lieux de production, les métallurgistes parvinrent à rester à l'écart des conflits, jouant de leurs alliances, des rapports de vasselage et de clientèle avec les principaux protagonistes. La poursuite de la production métallurgique, nécessaire à tous, est donc restée un facteur constant de progrès technique.

Si, comme l'a montré K. FLANNERY, les mutations économiques et écosystémiques des sociétés humaines correspondent à des alternances d'élargissements et de rétrécissements cumulatifs de l'éventail des solutions techniques [18], la production métallurgique des outils agricoles a pu être à la base d'un nouveau système de production et de franchissement de seuils successifs. La structure de production est doublement déterminée par le degré de division de la chaîne opératoire et par le degré de productivité des moyens techniques de fabrication. Ces derniers, malgré leur apparente *rusticité* (haut fourneau sans soufflerie à la fonderie et outillage de percussion intégralement lithique à la forge) disposaient d'une remarquable stabilité et d'une plasticité opératoire suffisante pour une production variée [19]. Si l'on ne retient que le seul critère des unités de production, le groupement de communautés ethniques spécialisées, la division entre techniciens de la fonte et de la forge sur la base d'unités restreintes (équipes, ateliers) et la complémentarité instituée par les échanges et les formes de coopération avec les groupes d'agriculteurs, témoignent du phénomène de différenciation *professionnelle* et de cohésion interne.

Le statut du fabricant d'instruments aratoires et de ses rapports avec les groupes voisins d'agriculteurs se trouve codifié par des récits semi-mythiques, semi-historiques établissant dans la pensée Basar l'origine de la houe, *dekool*, et de l'igname cultivé de l'espèce *didzeenù*. Quoique, d'un point de vue formel, ces récits fassent l'objet de variantes, le texte suivant recueilli à Binaparba (1982) exprime le plus clairement les positions respectives des groupes.

« Les ancêtres-frères naandza utchameen [20] (au teint clair) et utchabuem (au teint sombre) sont venus de chez Dieu Unimbote. Le premier tenait une queue de cheval dans la main et le second un marteau de pierre untame. Ils descendirent sur la terre et déposèrent la pierre. Les hommes alentour vivaient dans des grottes de la montagne Barba Basar. D'autres habitaient les grandes termitières. Ils ignoraient l'agriculture et se nourrissaient de patates sauvages dikpitel et de l'igname sauvage didzeenù qu'ils faisaient cuire avec des feuilles, ils trouvaient ces tubercules dans la forêt en creusant avec leurs mains ou avec des bâtons, comme font les femmes quand elles vont à la cueillette. Ils étaient sans cesse attaqués par des animaux féroces... Les hommes manquaient de flèches car ils n'étaient ni fondeurs, ni forgerons, ils se défendaient en creusant de grands trous couverts de branchages pour faire des pièges. Les frères Uichaa se cachèrent dans la forêt sous la protection de Tchooka, un fétiche

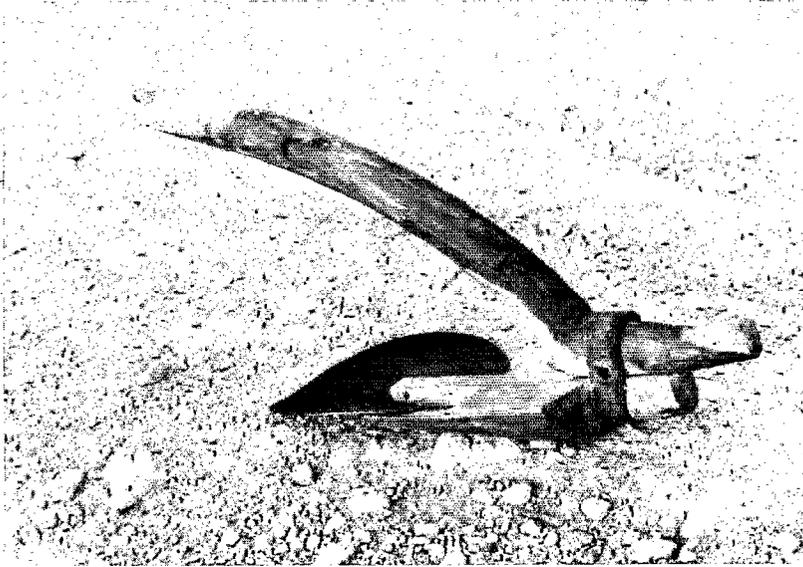


PHOTO 3. — La houe *Dekool* des Basar
(cliché : B. M.)



PHOTO 4. — Fabrication du manche et
du support de la lame (travail à l'her-
minette) (cliché : B. M.)

représenté par un petit champ entouré de rochers. Un jour qu'ils rentraient chez eux avec beaucoup de gibier et d'igname, ils rencontrèrent des hommes qui leur en demandèrent. Les frères *Utchaa* répondirent: « Vous savez manger (ki nyi njim) * mais vous ne savez pas fondre le fer (kaa nyi mpafuumi), vous * ne vous approchez pas du feu (kaa di teeti), ceux qui mendient * des boutures d'igname se haïssent ((binogbin) tehalib na teb) ». Les hommes leur demandèrent alors de rester avec eux puisqu'ils savaient faire les hoes et les flèches. Les frères *Utchaa* ne pouvaient se décider sans consulter le fétiche. De retour chez eux, ils virent devant le fétiche un crapaud *kpaabu* dont la gorge montait et descendait en cadence comme pour une danse. Ils comprirent qu'ils devaient retourner s'établir auprès de la

Pierre-marleau qu'ils avaient apportée (*Binaparba*). Les ancêtres-frères furent les premiers à forger les hoes car ils possédaient le *nyi*, le savoir du feu [21] qu'ils produisaient avec le briquet *dekpétr*. Ils livrèrent aux hommes les hoes à disque *dekool* pour cultiver les ignames et les instruments d'épreuves que les garçons utilisent au cours de la danse *kunimpu tchampéu* pour montrer leur force (le 7^e jour des cérémonies de mariage). Quand ils déterraient les *didzeenu*, ils coupaient la partie supérieure des tubercules, avec les hoes ils édificaient les bulles, y plantaient les têtes d'igname et les protégeaient avec des pierres et des morceaux de poterie. Ce sont les ignames sauvages qui sont devenues les bonnes ignames que nous mangeons aujourd'hui, car il a fallu beaucoup de temps pour les améliorer.



PHOTO 5. — Travail en coopération de *Keteng*. Sarclage d'un champ de coton sur sillons (cliché : B. M.)



PHOTO 6. — Buttes d'ignames avant la plantation (remarquer le mode de défrichage : les troncs d'arbustes ont été préservés pour servir de tuteurs) (cliché : B. M.)

Depuis ce jour, nous vivons en frères, mpe moo, avec les gens des autres quartiers (keteng). Nous disons : « dilimbil ni anyim di koo kipel », nous vivons ensemble, nous sommes comme la langue et les dents dans la bouche [22]. »

Culture et outils aratoires

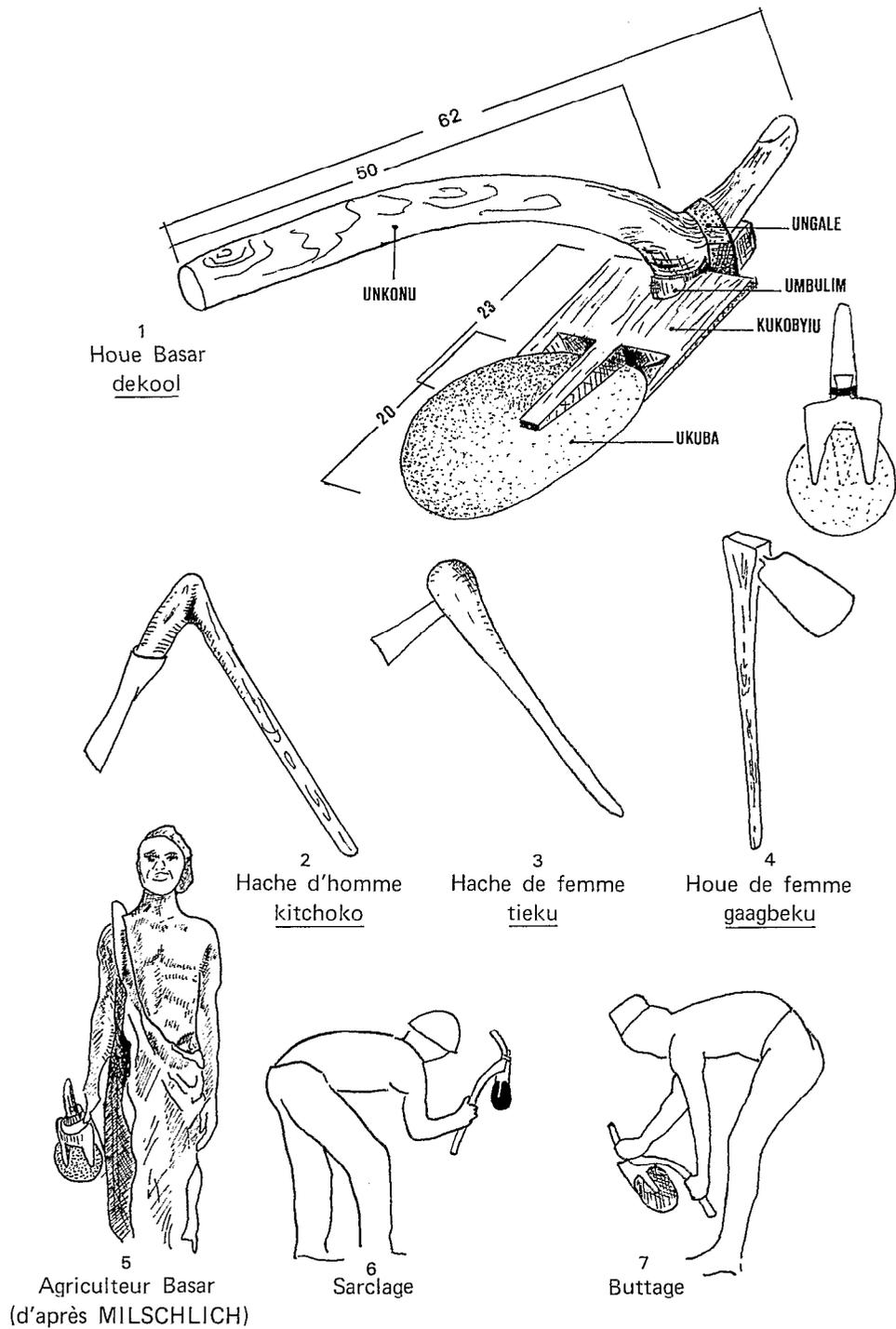
Les statistiques de la période récente [23] confirment les relevés périodiques de l'administration coloniale française [24], relatifs aux choix de production agricole de la région. Les cultures de base sont les ignames *dinool* (18 variétés réparties en deux groupes) et le sorgho *idi* (3 variétés) en combinaison principale, le mil de 6 mois *iyô* (ou mil blanc), les haricots blancs, gris et bruns *katchee* et *djandee*, la patate douce, le voandzou, le néré, le fonio et les légumes (tomates, gumbo...), en combinaison secondaire. A ces cultures anciennes, se sont ajoutés l'arachide, le tabac, le kapok, le riz de bas-fond [25]. Aux produits de l'agriculture se joignent ceux de la cueillette parmi lesquels le karité occupe une place particulière; traité en beurre, il a fait l'objet d'un trafic caravanier vers la Gold Coast dès le XIX^e siècle. Alors que la plus grande part de la production était destinée à l'autosubsistance, et bien que les surplus soient régulièrement livrés sur les marchés de Bassar, Kabou, Bandjeli et Bidjabe, une mutation économique est en train de se produire du fait de l'avancée rapide de la culture cotonnière considérée comme rémunératrice (à partir de la région de Guerin Kouka en pays Konkomba). Elle se développe rapidement dans le pays Bitapoumbi, le long de la frontière avec le Ghana, au détriment des cultures vivrières jusqu'à engendrer des situations de pénurie dans tel ou tel village. Chaque exploitation correspond à une maisonnée (*kudii*) de 5 à 9 personnes, de structure démographique relativement plus jeune que dans les régions voisines (pays Kabyè, Kotokoli, Konkomba) en raison d'un phénomène de segmentation ou d'accès à la terre plus précoce (18 % des terres sont cultivées par des agriculteurs de moins de 30 ans et 50 % par des agriculteurs de moins de 40 ans). L'habitat groupé accentue l'extension de terroirs à trame dispersée, de type nébuleuse. Les champs marqués de pierres noircies et de fétiches protecteurs, forment des îlots de défrichement où les hommes du segment de lignage séjournent plusieurs jours aux moments de préparation du sol et de sarclage (les femmes ne peuvent coucher dans les champs). D'après nos relevés, la superficie moyenne des exploitations annuelles est de 1,33 ha, ce qui représente 0,15 ha par membre de l'unité de consommation, et correspond à la force de travail disponible et à l'outillage utilisé (les aînés de lignages polygynes disposent de 3 à 4 ha, soit 23 % des terres cultivées). L'igname (30 a) et le sorgho (80 a) se partagent la plus grande part du sol en associant avec les espèces

de combinaison secondaire, principalement les haricots *niebe* (spécialité de la région), le petit mil et les arachides. A cela s'ajoutent de petits champs de coton, le plus souvent sur des terres de régime communautaire, exploités sous l'autorité de chefs de famille qui contrôlent la vente de la récolte en vue de redistribution différée (compensations matrimoniales et funéraires) ou d'accumulation foncière.

Si l'on considère le critère de la place qu'occupe une plante cultivée dans les rites, la culture première et primordiale est celle des ignames. Elle donne lieu aux cérémonies de propitiation à l'ouverture du cycle cultural et de prémices de récolte. En règle générale c'est l'une des offrandes nécessaires aux ancêtres et aux génies de brousse. La mémoire orale fait apparaître avec précision une pénétration des cultures céréalières dans le Nord. L'apport du mil est attribué aux voisins Lamba, le sorgho aurait été découvert au cours d'expéditions de chasse lointaines, à proximité d'un « grand fleuve » [26]. Tout d'abord nourriture d'appoint pour les voyages, le sorgho devint un aliment de base au fur et à mesure de l'installation de nouveaux clans et de l'expansion démographique. Dès l'époque précoloniale, le tableau de l'agriculture Basar se dessine donc comme celui d'une activité ouverte aux influences extérieures, la complexification des façons culturales et la diversification des espèces cultivées allant de pair avec l'élargissement des rapports inter-sociétaux suscités par la métallurgie.

Comme FROBENIUS l'a observé dès le début du siècle, les deux techniques de préparation du sol sont le billonnage pour le sorgho et le mil, et le buttage pour les ignames [27]. Aucun fertilisant n'est apporté au sol, sauf sur les champs de case, par contre, l'herbe et les broussailles sont entassées, brûlées et enfouies. Pour les parcelles éloignées, la jachère est la seule technique de régénération des sols, elle dure de 10 à 15 ans.

Le cycle cultural est une série ordonnée d'opérations, déterminée par un double faisceau de contraintes : contraintes imposées par le système technique (rapports aux outils, procédés et règles de traitement du sol, de la plante, etc.) et limites assignées par la morphologie du groupe, support de l'organisation sociale du travail. La division sexuelle des tâches et des attributions techniques est fortement marquée. La culture du coton est un procès de travail strictement masculin. Les procès féminins concernent les jardins de case (légumes) où les femmes utilisent le fumier du trou à détritrus domestiques, mais aussi les plantes cultivées en combinaison secondaire. Les cultures vivrières de base, ignames, sorgho et mil, donnent lieu à des procès mixtes et alternés, d'organisation et de fonctionnement plus complexes. Le critère organisateur est le rapport à l'instrument aratoire. La



Croquis B.M.

FIG. 3

houe masculine, *dekool*, et la houe féminine, *gaagbeku*, sont de forme et de dimension différentes, leur usage entraîne une organisation où domine la ségrégation sexuelle. Ainsi, lorsque les hommes sarclent et nettoient les futures parcelles d'ignames (oct.-nov.), les femmes participent sans houe au travail ; avec les enfants elles entassent les herbes, les racines et les branches pour brûlis ultérieur. L'opposition entre percussion et préhension traduit en général les rôles masculins et féminins dans la pensée Basar. C'est aussi la raison pour laquelle les houes masculines et féminines « ne peuvent se rencontrer », c'est-à-dire ne peuvent entrer en action dans le même lieu et le même temps. « Une femme ne peut pas travailler comme un homme », du moins en sa présence. Une femme ne peut utiliser une houe d'homme car elle est réservée à des actions techniques *viriles*, c'est-à-dire socialement définies comme telles (symétriquement, un homme se déconsidérerait en allant au champ, une houe de femme à l'épaule). Les rapports aux outils sont donc homologues aux rapports institués entre les sexes dans la vie sociale. L'opération la plus marquée de connotations symboliques [28] est le buttage des ignames (déc.) car elle est une représentation totale des rapports entre sexes et entre groupes d'âge. La parcelle est une scène où le travail se fait en rivalité (rythme, hauteur des buttes) sous le regard des vieux et des femmes. Les jeunes agriculteurs travaillent en ligne, groupés par trois, de manière à réaliser une plantation régulière en quinconce. La houe *dekool* ayant un manche assez court, elle s'utilise en position très courbée et nécessite toute une technique du corps. Un coup à droite, un coup à gauche, un coup en avant pour retourner la terre ; l'agriculteur change ensuite de position, il prend la houe à deux mains (l'une sur l'ergot, l'autre à l'extrémité inférieure du manche) pour rejeter la terre entre ses jambes et monter la butte (hauteur : 80 cm à 1 m). La finition de la butte a une grande importance, elle doit être de forme arrondie et avoir une couverture en écailles. Dans ce travail, les garçons sont encouragés par les vieux et les vieilles qui lancent en litanies les devises familiales (*dantu*) et rythment les chants de travail. Tout en travaillant, les garçons trouvent l'occasion de couper une racine de *souwo* (arbuste à cure-dent) et de l'offrir à telle ou telle jeune fille qui passe entre les buttes pour semer des haricots ou du gombo. Si la fille accepte le présent, les autres commencent à se moquer d'elle : « Tu as un mari... ».

Le travail agricole est une action technique codée, ce dont rend compte la partition des instruments aratoires. La percussion violente est l'attribut de l'homme, la préhension manuelle, celle de la femme. Il serait erroné cependant d'en induire une caractérogie car, dans d'autres secteurs techniques, les femmes ont l'apanage de la percussion lancée. Ainsi

en est-il de la coupe du bois de chauffe, travail féminin à la hache (*kiljoko*, *tieku*). L'opposition technologique ne résulte pas d'une répartition des travaux selon qu'ils demandent ou non des efforts physiques, « sudden spurts of energy », mais, comme l'a montré P. TABET [29], d'un contrôle masculin des outils qui ont un rôle stratégique dans la production agricole.

La houe Basar est un outil assez léger de structure composite et démontable. L'originalité de l'outil réside dans le mode d'articulation de la lame sur le manche par l'intermédiaire d'un *palin*, et dans le système d'assemblage des éléments (courroie et cale). Sa structure le destine à plusieurs fonctions : sarcler, houe à retourner, à faire les billons et les buttes, houe à récolter (démolition des buttes)... Apparenté au type utilisé par les Dagomba du Ghana, cet outil constitue une forme-matrice à partir de laquelle se sont dégagées des variantes par diffusion dans les groupes ethniques voisins qui venaient se fournir en lames travaillées dans les forges de Bidjabe ou Binaparba. L'outil se décompose en 5 éléments : la lame en forme de disque *ukuba*, le support de lame *kukobyu* à trois dents (mâchoire de phacochère *dangbadzi*), le manche à ergot *unkonu*, la cale *umbulim*, la ligature *ungale*. Sur la morphologie de l'outil, les informateurs avancent plusieurs explications, la plus vraisemblable est qu'il s'agit d'un instrument conçu et adapté pour une agriculture en terrain rocaillieux de piémont (et de montagne), ce qui correspond à l'ancien mode d'occupation des terroirs, les différents groupements qui constituent l'ethnie Basar s'étant établis sur les contreforts ou au pied des montagnes-refuges. Les agriculteurs prétendent que la houe Kabyè (non utilisée en pays Basar, sinon par les immigrants Kabyè) est plus appropriée à des terrains meubles, argileux et épierrés [30]. La houe Basar est un outil de forme et structure stables, la courbure du manche permettant de faire varier l'angle interne utile : 60° avec empoigne aux 2/3 du manche pour le sarclage et le billonnage, 35° avec double empoigne à l'extrémité du manche et sur l'ergot pour le buttage. La pluri-fonctionnalité de l'outil met en jeu les postures de travail et les proportions physiques des utilisateurs. Le manche et le support de lame étant fabriqués à la commande par un menuisier dans le village des forgerons, une adaptation est faite selon les caractères anthropométriques de chacun. Outil adapté à plusieurs usages, il conjugue donc l'action en percussion lancée et celle en percussion posée. Ce jeu de tendances qui couvre un large éventail de modalités d'action technique aboutit à une formule stable, mais non à une *inertie*.

Ainsi, à la demande des agriculteurs, le diamètre du disque métallique a été agrandi pour adapter l'outil à la culture en terroir de plaine, sans modifier

sa structure d'ensemble et sa forme, vérifiant cette règle aperçue par la plupart des observateurs des instruments aratoires africains selon laquelle « chaque population en utilise préférentiellement un qui peut servir à la caractériser » [31].

La production métallurgique

L'activité de fabrication métallurgique connaît d'importantes variations saisonnières ; la morphologie des groupes n'est pas la même aux différents moments de l'année. La production métallurgique fournit hormis l'outillage de travail de la terre, les outils de défrichage et d'abattage (haches, sabres...), les outils de travail du bois (herminettes), les outils d'extraction du minerai et de fonte (pioche courte, marteau de cinglage, tisonnier), les armes de guerre et de chasse (pointes de flèches, lances, javelots, couteau d'assaut...), les ustensiles domestiques (couteaux, aiguilles, pinces...), un outil de façonnage des poteries, des parures, des instruments de musique et cérémonies. La partition traditionnelle du temps agricole est déterminée par 5 saisons de durée inégale selon les années (car conditionnées par les bilans ombrothermiques). Les unités cycliques de temps sont, en pays Basar : *dipeel*, la saison sèche où souffle l'harmattan (déc.-fév.), *niunlungunti*, le temps des fortes chaleurs (mars-avr.), *dekpaase* la saison des petites pluies et des cultures (avr.-juil.), *kusewo*, la période des pluies (août-oct.) et *kumomantu* le temps des buttes d'ignames (nov.-début déc.). Chez les fondeurs, la saison sèche mettait la société en état d'effervescence et de suractivité. Dès la fin des récoltes d'ignames *kpinaa*, de petit mil et d'arachide (octobre, novembre), toutes les unités familiales se portaient sur les lieux d'extraction et de fonte. Parfois les hommes ne quittaient pas le *m'pampu* [32] plusieurs semaines durant, les femmes les ravitaillaient. Profitant de l'arrêt des activités agricoles, chaque unité essayait d'accumuler le plus possible de loupes de fonte, non seulement pour répondre à la forte demande Kabyè en cette période [33] mais aussi pour accumuler des réserves et profiter des prix majorés de contre-saison. Pour les Basar c'est « lorsque souffle le vent Fo-Fo (Harmattan) que l'on trouve beaucoup de fer ». Entre mai et septembre, la force de travail familiale est prise par les travaux des champs, et, lorsque viennent les pluies, on ne peut conduire correctement le feu dans les fours, les routes sont coupées par les marigots et les acheteurs ne viennent pas.

Le rythme saisonnier des forgerons est différent car ils sont plus spécialisés dans la production métallurgique que les fondeurs, plus conditionnés par les impératifs de commercialisation. Même s'ils connaissent aussi le ralentissement d'activité de la période des pluies (juillet-septembre), ils ne peuvent inter-

rompre totalement la fabrication car les femmes ont besoin de haches pour couper le bois, de lames de couteaux pour les récoltes et les hommes de lames de houes pour les défrichements dès septembre. En décembre la préparation des buttes d'ignames nécessite un grand nombre de houes neuves afin d'exécuter le travail avec efficacité, sous le regard de la communauté ; la demande s'intensifie à nouveau en avril pour la préparation des billons dans les champs de sorgho et de mil. Achat d'instruments neufs mais aussi réparation de lames usées, ébréchées ou fendues. En cette période la demande extérieure, plus diversifiée, s'ajoutait à la demande intérieure, lorsque l'exportation caravanière était une ressource régulière.

La production de lames discoïdes étant relativement *standardisée*, la cadence de fabrication en série était portée à son maximum, la forge fonctionnait jusqu'à la nuit. Le niveau de spécialisation et de groupement communautaire des ateliers était suffisant pour répondre aux diverses demandes, la limitation provenait plutôt de l'approvisionnement en matière première. « Au temps de l'Harmattan *Dipeel*, nous devions nous arrêter de fabriquer les houes pour partir à Bandjeli acheter les couronnes de fer *unkuyiki*, toute la famille participait au transport, les femmes portaient comme les hommes. A cette époque (l'informateur, de Binaparba, se situe par rapport à l'installation de l'administration française : 1915-1920) on devait payer en cauris. Les Kabyè venaient nombreux acheter à Bandjeli, il fallait se battre avec eux. » Les forgerons de Bidjabe qui fabriquaient des houes pour tous les villages du pays Bi Taapu(mbi) et exportaient vers la Gold Coast en pays Dagomba, s'approvisionnaient habituellement au marché de Natchamba où les fondeurs Bisib livraient les loupes. Mais en saison sèche, cette ressource étant insuffisante, ils mandataient des groupes de porteurs pour aller à Bandjeli. Les liens étroits (y compris matrimoniaux) qui existaient entre les forgerons de Bidjabe et les fondeurs de Bandjeli (échange de fer brut contre instruments aratoires et outils d'extraction) leur donnaient priorité sur les autres acheteurs.

En prévision de demandes saisonnières accrues, les forgerons constituaient des réserves en magasin. Si la commande n'était pas prête, une case était prévue dans le *kelchadi*, la maison du lignage de forgeron, pour que l'acheteur prenne gîte et pension. L'expédition à l'extérieur du pays Basar obéissait à des variations d'amplitude en fonction des passages ou de la formation de caravanes. Dans ce cas, le forgeron répartissait plus régulièrement sa production en vue de l'échéance. *Utchakpel*, le chef de l'*ukpandjal* (quartier ou village de forgerons) exerçait un droit de regard et constituait un recours quant à la bonne exécution des contrats (délais, qualité du

produit, stocks). Si les rythmes saisonniers sont les plus apparents, définissant des cycles de longue durée, il est probable qu'il en était d'autres dont les oscillations entraînaient des variations d'activité à l'intérieur de chaque saison, de chaque mois, de chaque semaine et de chaque jour. A ces derniers niveaux, l'approche individuelle du travail introduisait des variables supplémentaires faisant intervenir des rapports qualité/quantité.

« En une journée de travail, les plus forts faisaient 8 houes, quelques flèches, bagues... On ne pouvait pas faire plus de 10 houes. Agudza était plus appliqué, il ne faisait jamais plus de 4 ou 5 houes par jour, et c'était le meilleur de nous tous [34]. »

Répartition des instruments aratoires et rapports inter-sociétaux

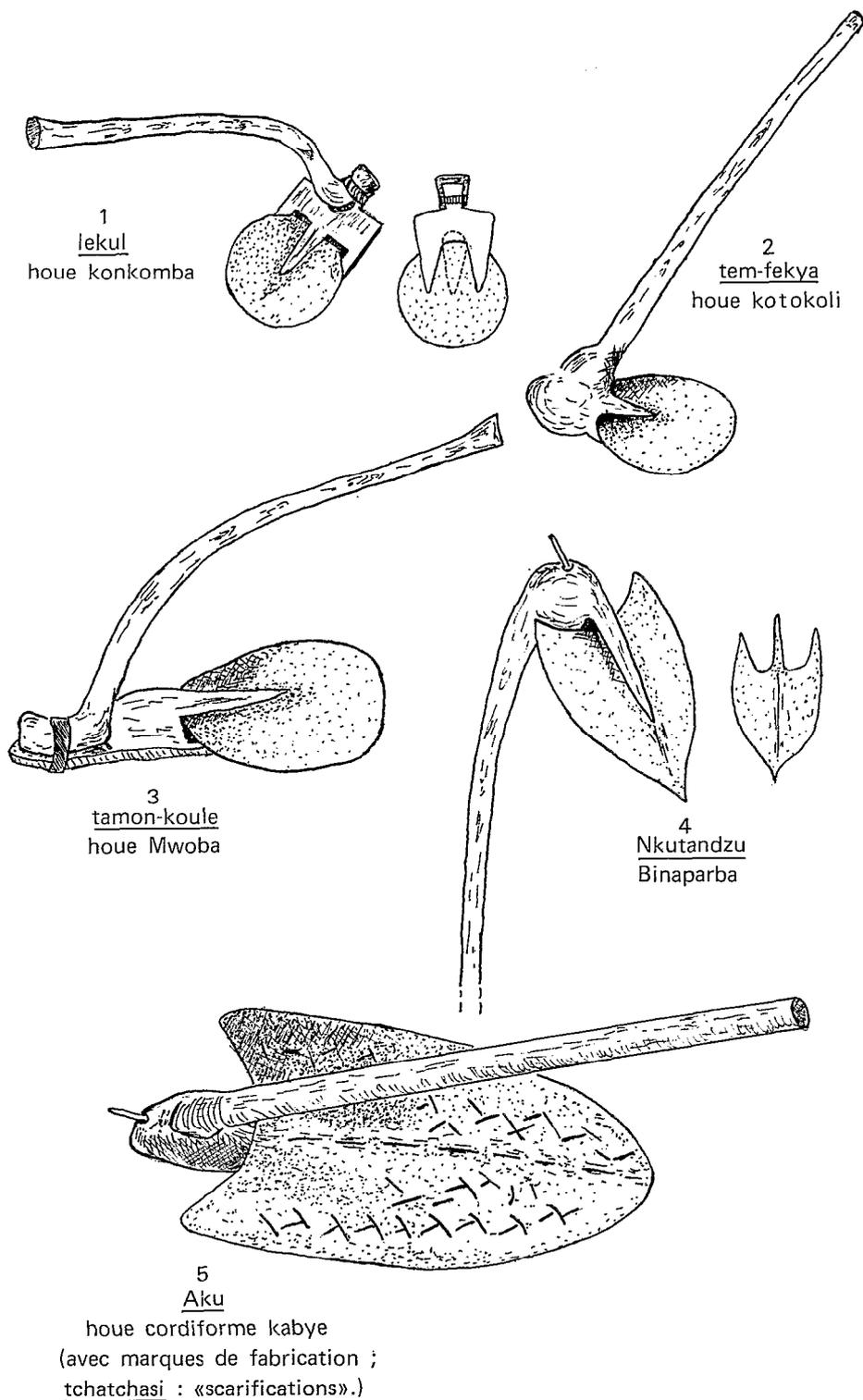
Au contact des grands courants commerciaux intermédiaires entre régions sahéliennes et régions forestières méridionales, les métallurgistes Basar ont su produire des marchandises d'exportation, c'est-à-dire des *valeurs d'échange*, et développer une sphère transactionnelle au-delà de leurs frontières ethniques. Sur les plans sociologique et économique, l'importance des communautés de métallurgistes s'est accrue proportionnellement au développement des échanges commerciaux.

Si l'on excepte le transport des loupes de fer (matériau semi-transformé travaillé par cinglage à la sortie du haut fourneau) exclusivement vers le pays Kabyè par la « route des forgerons » de Bassar à Bafilo, les produits qui étaient les plus susceptibles de transferts inter-sociétaux étaient les lames d'outils agricoles (et à un moindre degré les armes), à condition que les normes de fabrication correspondissent aux traditions des acquéreurs. Le cas de la production des houes est de ce point de vue le plus significatif. Les ateliers de Binaparba, Bidjabe, Kabou et Natchamba produisaient à la fin du XIX^e siècle plusieurs types de houes que L. FROBENIUS a caractérisés comme une division en « trois écoles » [35]. Plus que de variations locales, il s'agit de spécialisations en vue d'échanges hors du pays Basar. La houe traditionnelle Basar (*dekool*) à disque de 25 cm de diamètre était initialement une spécialité des ateliers de Bidjabe ; à partir de ce foyer elle s'est répandue dans l'ensemble de la contrée (les Bi Taapumbi en font d'ailleurs un critère d'identité et d'ancienneté), avant de se diffuser en pays Konkomba et Kotokoli. Chaque groupe en a adapté l'utilisation à son milieu pédologique et à ses particularismes culturels. La houe konkomba (fig. 4) est très proche de celle des Basar mais ne possède pas d'ergot, ce qui la réserve pour les travaux de sarclage et de billonnage. Les Konkomba ne sont d'ailleurs pas de grands cultivateurs d'ignames. Selon J. C. FROELICH,

les forgerons Konkomba ne fabriquent pas les fers de houes car il leur est possible de les acheter par paquets de 10 ou 20 lames auprès des forgerons Bi Taapu(mbi) [36].

Les Kotokoli du Tchaoudjo et de la région de Tabalo-Sokode (immigrants Gurmantche à la fin du XVII^e siècle) utilisent deux houes apparentées à la houe Basar : la houe *tere-dagbazi* (houe « à machoire de phacochère » type Basar sans ergot) pour le buttage dans les terrains rocailleux et une houe plus ancienne, à manche long d'une seule pièce, à hampe renforcée et à lame ovoïde encastrée entre trois dents. Cette houe de débroussaillage et de sarclage dite *Tem-fekyia* (« houe Kotokoli ») (fig. 4) est le type même d'un modèle intermédiaire par rapport aux houes à soie du massif de l'Atakora, mais adapté à la forme de lame fabriquée par les forgerons Basar. La coexistence de l'emmanchement à disque encastré et à soie en pays Kotokoli a incité, dès le XIX^e siècle, les forgerons de Binaparba à fabriquer un type particulier de houe à soie dite en « fer de lance » *Nkulandzu* (fig. 4), pour exportation vers Sokode et même au-delà, vers des régions méridionales jusqu'à Atakpame (à 200 km du pays Basar). L'expédition du fer Basar jusqu'au Sud-Togo est confirmée par les enquêtes menées en pays Adja, en particulier celles de R. PAZZI à Tado. Pour Sokode, les chefs de lignages Basar organisaient de petites caravanes de porteurs ; pour Atakpame, ils confiaient les lames à des marchands Mossi conducteurs de troupeaux de bovins. Les lames étaient livrées ou expédiées par paquets de 10, 15 ou 20 lames (à raison de 1 300 ou 1 400 cauris le paquet selon KLOZE en 1897 [37]). En retour, les caravaniers Mossi rapportaient de la kola, du sel et de la potasse. Actuellement le modèle *Nkulandzu* ne semble plus être utilisé en pays Kotokoli, l'expansion Kabyè-Losso dans cette région lui a substitué la houe de buttage Kabyè pour les cultures de plaine et de bas-fonds, les houes à disque restant d'usage limité aux terroirs de pentes à forte pierrosité.

Au titre des productions spécialisées pour l'exportation à longue distance, il faut encore mentionner les disques expédiés vers le Nord-Togo en pays Anufotyokossi et surtout en pays Moba où l'on utilise encore une houe *tamon-koule* (« houe à faire les sillons ») de même structure que la houe Basar mais de dimensions supérieures et à manche droit. Elle est utilisée pour retourner la terre et faire les billons en vue des semailles de sorgho et de mil. Les lames étaient prises en charge par des marchands Mossi remontant vers le Nord ou directement fournies à des vendeurs de bétail Tyokossi et Moba qui conduisaient leurs troupeaux au marché de Kabou, « principal marché du fer (en 1880-1900), centre commercial le plus important en raison de sa fonction dans le commerce des esclaves d'origine Cabraise » [38].



Croquis B.M.

N.B. : lire en 1 : *lekul*, houe konkomba et *tere-dagbazi*, houe kotokoli. 2 : *tem-fekya*

FIG. 4. — Outils aratoires du Nord-Togo

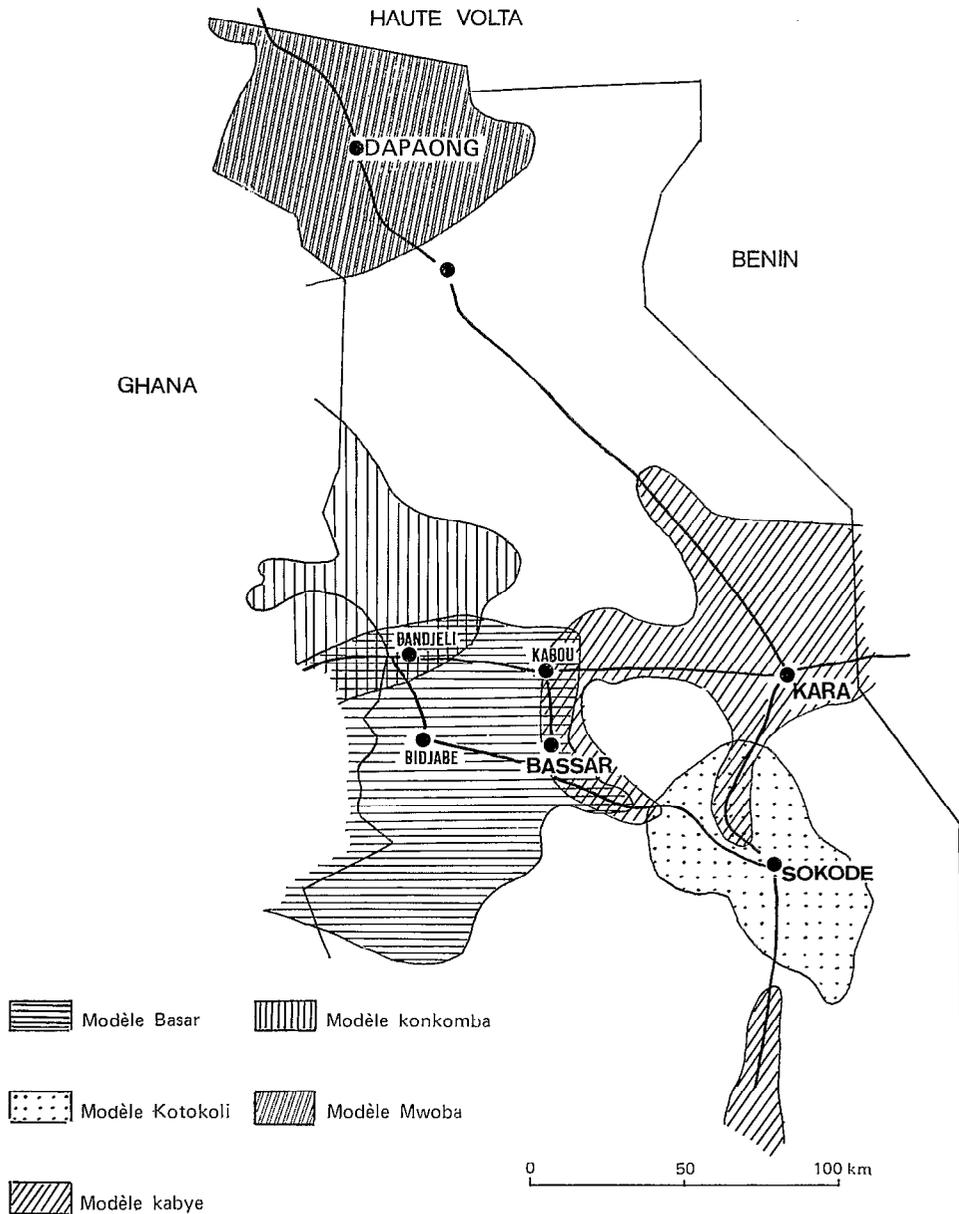


FIG. 5. — Diffusion des instruments aratoires dans le Nord-Togo

Les activités d'exportation ont pratiquement cessé à partir de la 1^{re} décennie du xx^e siècle, mais les outillages aratoires qu'elles ont diffusés ou suscités subsistent actuellement. Ils sont fabriqués par des forgerons locaux dans chaque région. La diffusion actuelle des outils, répartis selon la forme de la lame et le mode d'emmanchement, fixe donc les traces d'anciens rapports inter-sociétaux, en outre, elle permet de déterminer les frontières et les espaces de coexistence de systèmes techniques différents. La confrontation des aires de distribution d'outils fabri-

qués en pays Basar et en pays Kabyè (fig. 5) (les deux grands centres de production du Nord-Togo) est ainsi un témoin constant et déterminant de différenciation des pratiques agricoles.

L'immigration Kabyè, dans la région de Kabou, a introduit la grande houe à soie, *aku*, de type cordiforme (*unkuntel* en Basar) surtout utilisée pour les buttages d'ignames et les billonnages du mil. Les forgerons Kabyè de Tchare et Pya qui venaient s'approvisionner en loupes de fer à Bandjeli, vendaient au passage ces houes sur le marché de Kabou.

L'installation de nombreux paysans Kabyè dans cette région ayant augmenté la demande en faveur de cet outil, les forgerons Bitchab de Kabou commencent à le fabriquer. Mais jamais ils ne l'exportèrent vers le nord-est, car les forgerons Kabyè possédaient leur propre réseau de distribution dans cette partie du pays [39]. Ces houes, « les plus lourdes, les plus larges et les plus belles de tout l'Ouest Africain » [40], se répandent actuellement dans toute la partie orientale du pays Basar.

La spécialisation de communautés dans la production métallurgique s'effectua sans doute très tôt. Elle permit de satisfaire plus complètement aux besoins internes par des échanges à base de troc avec les groupes d'agriculteurs et ouvrit le pays Basar à des activités de marché et à des transactions mettant en jeu des transferts de produits au-delà des frontières. Techniques métallurgiques, techniques agricoles et techniques commerciales paraissent donc indissociables.

La fin d'une spécialisation

La multiplicité des courants d'échange soit avec les ethnies voisines, soit avec les marchands spécialisés colportant sur de longues distances des produits rares, a permis d'intégrer le pays Basar dans un réseau complexe de voies commerciales. De plus, les marchés de la région bénéficiaient d'une situation privilégiée, à l'intersection de voies nord-sud (Mossi, transfert de bétail vers la côte de Guinée) et est-ouest (Haoussa, commerce entre Kano, Sokoto et Salaga). La vente du fer attirait sur les marchés de Basar un éventail très large de marchandises : kola, or, huile de palme, sel, produits vivriers, etc. L'afflux de produits artisanaux d'origines diverses révèle l'existence, dès le XIX^e siècle, de complémentarités techno-économiques inter-ethniques et d'espaces d'insertion d'amplitudes variables : tissage (pagnes), vannerie et sparterie Kotokoli, nattes polychromes de Dedaoure, poterie Kabyè et Konkomba, bandes de cotonnades Mossi, maroquinerie Haoussa, tissus européens imprimés, bijoux de cuivre et de laiton...

Les cauris, d'une utilisation généralisée dans les transactions de longue distance, étaient utilisés comme « valeur de conversion » selon la terminologie de BOHANAN et DALTON [41], c'est-à-dire des biens susceptibles d'opérer des échanges entre les différentes sphères de l'économie. L'accès aux biens de prestige était canalisé et hiérarchisé. Par l'intermédiaire de l'accumulation de monnaie de cauris, le fer des instruments aratoires se trouvait au début d'une chaîne d'échanges ascendants qui limitaient l'accès aux biens de prestige et de pouvoir : les bœufs et les esclaves. La spécialisation artisanale devait inévitablement engendrer un processus de polarisation du

pouvoir politique sous l'impulsion du clan Nataka de la cité de Bassar. Les observations des premiers européens qui ont visité la région révèlent que le pays Basar est entré dans une phase de turbulences à partir de la 2^e moitié du XIX^e siècle. A cela, plusieurs causes : les divisions internes entre communautés rivales, les impulsions hégémoniques des royaumes voisins et les déséquilibres structurels d'origine européenne agissant à distance par la régression de la traite des esclaves et le déplacement vers le sud des pôles commerciaux.

Dès les premières années de la colonisation, la production traditionnelle de fer et l'ancien système d'échanges subirent la concurrence des produits importés d'Europe. Comme ailleurs en Afrique, cette activité devait reprendre vie en période de crise européenne (guerre de 1914-18), mais elle déclina ensuite jusqu'à complète disparition. Les réflexions du capitaine SICRE en 1918 sont révélatrices de la stratégie économique coloniale et, plus généralement, des procédés de commerce :

« Dès que le fer laminé des outils agricoles, des couteaux, etc., fabriqué en Europe a été introduit dans le pays à des prix avantageux pour l'indigène, l'exploitation du minerai dans la circonscription de Sokode a complètement disparu et seuls, les habitants de Bandgeli et des environs ont continué leur ancien métier et essayé de lutter contre la concurrence européenne. Leur résistance, leur ténacité allaient être vaincues lorsque la guerre est venue donner à cette industrie un élan d'activité qui ne saurait se prolonger longtemps après la cessation des hostilités. Les outils agricoles (vendus par les commerçants européens) devraient être du même modèle et du même poids que ceux en usage dans le pays et d'un prix de revient inférieur à celui fabriqué par les indigènes (...) il sera facile de concurrencer, pour le plus grand bien de tout le monde, la production indigène [42]. »

La stratégie de la profession pour assurer la défense de ses intérêts face à la production manufacturée importée et à la mainmise de l'administration coloniale sur le commerce du fer, est, dès lors, révélatrice tout autant de tendances latentes que d'influence dues à la situation socio-économique. Elle se caractérise par une défense opiniâtre des méthodes et des structures anciennes. Le repli sur des positions traditionnelles et la poursuite de la production avec un outillage de pierre (caractéristique du « complexe sidérolithique » selon W. FAGG [43]) ne peuvent s'expliquer simplement par la permanence de « modèles culturels ». La résistance du secteur traditionnel prend alors la forme d'un conservatisme de compensation. Mis en situation d'extrême précarité économique (abandon des ateliers, sous-rentabilité du travail, émigration et reconversion des forgerons, déstructuration communautaire), certains forgerons, particulièrement les notables Bitchab réagirent par un attachement renforcé aux traditions ancestrales. L'étude historique de la production artisanale des

instruments aratoires révèle la complexité du phénomène d'apparente inertie. Face aux transformations socio-économiques les métallurgistes Basar sont passés par trois phases : phase de stabilité de la profession avant 1900, phase de résistance à la concurrence par amélioration des techniques de fonte (1900-1920), phase de stagnation et de désagrégation professionnelle (1920-1950). Dans le domaine des techniques, la tradition n'a rien d'un « idéal », c'est bien plutôt un « point moyen sur lequel se concentre pendant une certaine durée des caractéristiques animées de rythmes différents » [44] dont le sens varie selon les contextes de prospérité, résistance ou décadence.

Alors que la disparition des activités liées à la métallurgie du fer local est perçue comme une rupture dans la formation sociale et économique, la permanence des instruments aratoires (fabriqués désormais avec du fer de récupération) témoigne d'une stabilité des formes et des types, rendue possible par la tradition métallurgique et par les relations organiques entre les techniques de fabrication et les techniques d'acquisition agricole.

Manuscrit reçu au Service des Éditions de l'ORSTOM le 3 septembre 1984

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

- [1] LAUNAY (R.), 1972. — Transactional spheres and inter-societal exchange in Ivory Coast, *Cahiers d'Études Africaines*, XVIII, 4.
- [2] BALFET (H.), 1967. — L'artisanat, in : L'organisation de la planète, L'aventure humaine II, éd. Lagrange Batelière, Paris.
- [3] RAULIN (H.), 1967. — Dynamique des techniques agraires en Afrique tropicale du Nord, Paris, CNRS, Institut d'ethnologie, p. 40.
- RAULIN (H.), 1963. — Techniques et bases socio-économiques des sociétés Nigériennes, *Études Nigériennes*, IFAN : 38-48.
- [4] LEROI-GOURHAN (A.), 1966. — Le geste et la parole, vol. 1, Paris, éd. Albin Michel, p. 220.
- [5] LÉVI-STRAUSS (C.), 1958. — Anthropologie structurale, Paris, Plon : 6-7.
- [6] PARAIN (C.), 1957. — Les anciennes techniques agricoles, revue de synthèse, n° 7 ; repris dans Outils, ethnies et développement historique, Paris, éd. Sociales, 1979, p. 216.
- [7] Seule une appréhension globalisante du rendement comparé des outils permet d'affirmer que la permanence de la houe dans les agricultures africaines n'ait pas été un facteur de différenciation et d'évolution (P. TABEL, 1979, « Les mains, les outils, les armes », *l'Homme*, juil.-déc., XIX, 3-4). La métallurgie permet de diversifier les outils et de multiplier leurs propriétés mécaniques. « Le travail s'organise, se divise autrement selon les instruments dont il dispose » (K. MARX, « Misère de la philosophie »). La productivité limitée d'outils aménagés pour une fonctionnalité accrue (parfois monofonctionnalité) doit être mise en rapport avec une forte productivité du travail sous forme d'entraide, de coopération et d'extension des ressources de main-d'œuvre pour surmonter les goulets d'étranglement du calendrier agricole. Il y a donc solution de continuité des chasseurs collecteurs aux proto-agriculteurs et aux agriculteurs. « La principale différence entre ces deux groupes tient au mode d'exploitation de la terre, celle-ci étant *objet de travail* pour les premiers et *moyen de travail* pour les seconds. De là découlent les principales caractéristiques de ces deux systèmes économiques » (C. MELLASSOUX, 1967, Recherche d'un niveau de détermination dans la société cynégétique, *L'homme et la société*, 6 p. 99).
- [8] MARTINELLI (B.), 1981. — Pour une anthropologie de la pluralité technique. — Le cas de la culture de l'igname au Sud-Togo, *Revue Cultures et développement*, Louvain, XIII, 4.
- [9] L'administration coloniale allemande puis française a vainement tenté de substituer des outils agricoles de type européen aux houes à disque des agriculteurs Basar, Konkomba, Kotokoli.
- [10] MARTINELLI (B.), 1982. — Métallurgistes Basar — techniques et formation sociale, Lomé, I.N.S.E., Université du Bénin, série A, n° 5. L'appellatif « Bassar » date du début de la période coloniale et résulte d'une volonté d'unifier la circonscription administrative. Le nom de l'agglomération principale fut étendu au pays, de même que la chefferie du clan Nataka de Bassar-ville fut instituée en « chefferie supérieure ».
- [11] WESTERMAN (D.), 1907. — Die Tobote Sprache in Nord-Togo, in : Die Sprache der Guang in Togo und fünf andere Togo Sprachen, Berlin, 1922 ; Traduction partielle de R. CORNEVIN avec notes rectificatives, IFAN, Dakar, 1953.
- COX (M.), 1974. — La phonologie du Bassari, INRS, Lomé.
- [12] FRANCIS-BŒUF (C.), 1937. — L'industrie autochtone du fer en Afrique occidentale, *Bull. Comité d'études Historiques et scientifiques* de l'AOF, janv.-févr.
- [13] LEROI-GOURHAN (A.), 1971, L'homme et la matière, Évolution et techniques, Paris, Albin Michel, p. 42 note.
- [14] MARTINELLI (B.). — Métallurgistes Basar..., *op. cit.* : 7 à 37.

- [15] MERCIER (P.), 1968. — Tradition, changement, histoire, les Somba du Dahomey septentrional, Paris, Anthropos.
- [16] CHILDE (G.), 1953. — L'Orient préhistorique, Paris.
- [17] Pour C. MEILLASSOUX la spécialisation artisanale dans une économie d'autosubsistance agricole implique des mécanismes de redistribution. « Le groupe spécialisé est alors dans une position de *client* envers une ou plusieurs communautés agricoles qui le fournit en subsistance, à charge pour lui de subvenir aux besoins de ses patrons dans les produits de sa spécialité » (« Femmes, greniers, capitaux », Paris, Maspero, 1975, p. 64). Le terme *clientèle* désigne des rapports d'inégalité de situation entre des individus ou des groupes associés. Ainsi défini, il ne peut caractériser en général les rapports entre communautés métallurgiques et communautés agricoles, mais seulement les formations sociales où ces dernières s'assurent, par chefferies interposées, la dominance dans les rapports de production.
- [18] FLANNERY (K.), 1973. — The origins of agriculture, *Annual review of anthropology*, 2.
- [19] Cette fabrication a subsisté, moyennant quelques améliorations empruntées, jusqu'en 1950, malgré une constante lutte économique instituée par l'administration et la traite coloniales pour imposer l'utilisation du fer laminé et les outillages d'importation.
- [20] Littéralement *naandza* : « homme » de « l'origine » du lignage ; *ulcha* : maître forgeron, *meen*, au teint clair, *buem*, au teint sombre. *Utcha* est actuellement le titre du chef des forgerons.
- [21] Peu de « secrets » fondent l'efficacité métallurgique, mais un « savoir » qu'après de longues discussions, nous avons conceptualisé avec les forgerons par le terme de *nyi*, bien qu'il s'agisse d'un verbe général. Les référents de ce concept portent sur la production et la conduite du feu, comme le montre clairement le mythe d'invention du briquet *dekpétr*. Cf. B. MARTINELLI, *op. cit.*, p. 59.
- [22] Éloge du forgeron : « Le forgeron est grand. Il tient le soufflet et les pinces. Il possède la force qui permet de transformer le minerai et de faire les outils. Celui qui est l'ami du forgeron ne meurt pas de faim car il obtient de lui la houe et les flèches. Il donne à manger à l'agriculteur en restant près de l'enclume. Il donne au guerrier les armes pour repousser l'envahisseur » (recueilli à Bidjabe, 1981).
- [23] Ministère du Développement rural. — Enquête agricole 1972-1974, Enquête Rendements Sorgho, Igbame, Arachide et Haricots 1974-75, 1978-79.
- [24] Rapports trimestriels, Subdivision de Bassari, cercle de Sokode, 1925-1950, archives de la Préfecture de Bassar.
- [25] CORNEVIN (R.), 1962. — Les Bassari du Nord-Togo, Paris, Berger-Levrault, p. 99. L'auteur établit une corrélation étroite entre expansion de l'Islam et développement de la culture du riz dans cette région.
- [26] SZWARK (M.), 1981. — Proverbes et traditions des Bassars du Nord-Togo, *collectanea instituti Anthropos*, p. 18.
- [27] FROBENIUS (L.), 1908. — Bericht über den Verlauf der Reise von Bamako über Timbuktu nach Togo von April bis Dezember 1908, *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde*, Berlin, 1909.
- [28] L'igname est le double du sexe masculin, elle représente la dépendance de l'homme à la terre. Sa plantation implique une cérémonie qui symbolise la pénétration.
- [29] TABET (P.), 1979. — Les mains, les outils, les armes, revue *L'Homme*, XIX, 3-4.
- [30] L'igname est en pays Kabyè une culture de plaine sablonneuse et argileuse bien que les habitations soient perchées dans des sites d'accès difficile. FROELICH (J. C.), 1968, Les montagnards paléo-négritiques, Paris, ORSTOM, Berger-Levrault, p. 118.
- [31] RAULIN (H.). — « Dynamique des techniques agraires... », *op. cit.*, p. 37.
- [32] Le *m'pampu* est le quartier de brousse où sont groupés les hauts fourneaux d'un même *keleng* (communauté). Les trois hommes de l'équipe séjournent dans le campement pendant la durée de l'opération de fonte (3 jours). La continence sexuelle est de règle avant tout séjour au *m'pampu*.
- [33] Les forgerons Kabyè (ou des mandataires de leur parenté) s'approvisionnaient régulièrement en loupes de fonte de 30 kg à Bandjeli et Bassar pour les travailler dans leurs ateliers de Tchare, Yade et Tchitchaù.
- [34] Comme base de comparaison, on se reportera aux observations de A. M. PODLEWSKI chez les forgerons Mafa du Mandara. En 1 h 30 de travail, un forgeron réalise 2 houes, en répare deux autres et fabrique quelques menus objets avec des chutes de fer forgé. PODLEWSKI (A. M.), 1966. — Les forgerons Mafa. — Description et évolution d'un groupe endogame, *Cah. ORSTOM, sér. Sc. hum.*, vol. VII, n° 1, p. 21.
- [35] FROBENIUS (L.), *op. cit.*, p. 457.
- [36] FROELICH (J. C.), 1954. — La tribu Konkomba du Nord-Togo, *Mémoires IFAN*, n° 37, Dakar, p. 40.
- [37] KLOZE, 1903. — Das Bassarivolk, Berlin, *Globus*, n° 20.
- [38] CORNEVIN (R.), *op. cit.*, p. 90.
- [39] Ce réseau de distribution des houes Kabyè a été décrit par R. CORNEVIN, *op. cit.* : 90-91 : « Les forgerons ont continué, s'approvisionnant à Bandjeli par des intermédiaires agréés, et l'activité des forges du pays Kabrè représentait une branche considérable. Les

forgerons Kabrè, récemment encore, allaient vendre leurs outils dans le Nord (région de Mango et Dapango) où ils achetaient avec l'argent obtenu de grandes corbeilles de poulets qu'ils allaient revendre à Koumassi et même Accra. Les livres ainsi obtenus leur permettaient d'acheter des tissus revendus avec gros bénéfice en pays Kabrè. »

- [40] FROELICH (J. C.), Les montagnards paléo-négritiques, *op. cit.*, p. 83.
- [41] BOHANAN (P.) et DALTON (G.), 1962. — Markets in Africa, African studies, Northwestern University Press, Evanston, n° 9.
- [42] SICRE (Cap.), 1918. — L'artisanat, l'industrie et le commerce dans le cercle de Sokode, Sokode; repris dans *Cahiers du CERK*, fasc. 1, 1968.
- [43] FAGG (W.), 1963. — Merveilles de l'art nigérien, Paris, éd. du Chêne, p. 13.
- [44] LEROT-GOURHAN (A.), 1973. — Milieu et techniques, Paris, Albin Michel, p. 428.